

Le passé rembobiné

Gabrielle Anctil

Numéro 171, hiver 2022

Patrimoine et cinéma. Projection dans le passé

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/97593ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (imprimé)

1923-2543 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Anctil, G. (2022). Le passé rembobiné. *Continuité*, (171), 24–25.

Le p re



Photogrammes tirés du film *Yes sir! Madame...* de Robert Morin. En haut, la pellicule à partir de laquelle les restaurateurs ont travaillé et, en bas, l'image finale après toutes les interventions.

Source : Éléphant

Depuis l'invention du cinéma, environ 1200 longs-métrages de fiction ont été produits au Québec. Un groupe de passionnés s'est donné pour mission de les préserver et de les diffuser en ligne.

GABRIELLE ANCTIL

Quel serait l'emploi idéal pour un fervent du cinéma québécois? Si on pose la question à Dominique Dugas, il est fort probable qu'il réponde en pointant sa carte professionnelle. C'est que depuis janvier 2019, il est directeur général du projet Éléphant, dont la mission est de numériser, de restaurer et de rendre accessible les longs-métrages de fiction du cinéma québécois — de servir de mémoire, donc.

« Il est arrivé que je me réveille la nuit en me disant : "Suis-je vraiment en train de restaurer ce film?" » Ce titre, c'est *L'eau chaude l'eau frette*, réalisé par André Forcier et paru en 1976. Un petit bijou auquel il rêvait d'offrir une seconde vie lors de son entrée en poste. « Il était réputé très complexe à numériser, pour des raisons de droit d'auteur », note l'expert du 7^e art. Mais aucun obstacle n'allait arrêter ce passionné, dont la persistance a porté ses fruits : l'œuvre est désormais disponible en location sur elephantcinema.quebec.

Presque chaque numérisation vient avec son lot d'anecdotes. Pellicules « virées rouges » par dégradation chimique, bandes-son distendues, boîtes de production fermées, détenteurs du droit d'auteur disparus... Nombreuses sont les difficultés à surmonter pour pouvoir remettre un film en circulation. Si c'est un emploi idéal, il n'en est pas moins complexe!

Éléphant est né en 2008, à la suite d'une réflexion lancée par l'homme d'affaires Pierre Karl Péladeau. Se désolant de voir le cinéma québécois devenir inaccessible avec l'évolution des technologies, il a confié à la cinéaste Marie-Josée Raymond et à son mari, le réalisateur Claude Fournier, la mission de créer un organisme qui ferait office de machine à voyager dans le temps,

assé embobiné

qu'il financerait de sa poche. Pas question de seulement numériser de vieilles bobines, cependant. Il fallait que leur contenu soit mis à la disposition du public, pour une somme modique, par les plateformes de Québecor et le magasin iTunes.

Écueils droit devant

Et qui dit diffusion, dit droit d'auteur. « Avant d'entreprendre la restauration d'un film, il faut retrouver le détenteur de ses droits », souligne Dominique Dugas. Plus facile à dire qu'à faire. « Parfois, la personne est décédée, il faut donc trouver la succession. Dans d'autres cas, il y a mésentente entre les diverses parties prenantes. »

Les droits d'auteur de la musique peuvent aussi représenter un obstacle. Un exemple : le film *C.R.A.Z.Y.*, de Jean-Marc Vallée, dans lequel on entend des succès de David Bowie et des Rolling Stones. Les droits musicaux étant généralement cédés sur 10 ans, l'œuvre devient impossible à diffuser par la suite, à moins de se procurer une nouvelle licence, qui peut être coûteuse pour des chansons de ce calibre. Sorti en 2005, ce drame primé a disparu des écrans en 2015. Ses producteurs viennent juste de renouveler l'accord avec les *stars* de sa trame sonore, après quatre années de négociation.

Bien que cette production ne figure pas au catalogue d'Éléphant, plusieurs autres ont besoin d'un appui légal. C'est là qu'entrent en jeu les ressources du bailleur de fonds. « Comme le projet est financé par Québecor, on a accès à ses ressources juridiques. Si on devait embaucher un avocat chaque fois, ça coûterait très cher ! »

Pleurage et autres problèmes

Une fois les droits d'auteur obtenus, le travail de moine commence. « On a la chance inouïe d'avoir un cinéma qui n'est pas très vieux, se réjouit Dominique Dugas. Dès les années 1960, la Cinémathèque québécoise a conservé tout le matériel qu'on lui soumettait. Nous y trouvons 90 % des éléments nécessaires pour restaurer les films qui nous intéressent. »

La tâche demeure tout de même monumentale. Toutes les étapes peuvent être faciles ou complexes, résume le directeur

général. Dans le cas idéal, on obtient la pellicule originale qui se trouvait dans la caméra du cinéaste. Même là, il faut tirer les titres et le générique d'un autre support.

Et dans le pire des cas ? « On a seulement une pellicule de diffusion de l'époque, qui est une copie d'une copie. On a alors souvent une perte de qualité de l'image », se désole Dominique Dugas. Il cite en exemple *La Forteresse*, sorti en 1947, présenté comme la première superproduction filmée au Québec. « Il ne subsistait que la copie de Radio-Canada, qui était dans un état pas possible. La pellicule était distendue, ce qui avait entraîné une distorsion du son, donnant l'impression que les gens pleuraient. On appelle ça "le pleurage" », relate-t-il.

Quel que soit l'état des bandes, il faut en premier lieu s'assurer que tous les éléments sont disponibles. Une fois la chasse au trésor terminée, on doit tout nettoyer, d'abord manuellement pour vérifier que le matériau pourra résister à la numérisation, ensuite à l'aide d'outils spécialisés. Chaque détail importe. « L'étape de l'étalonnage, où on révisé les couleurs et les textures, se fait en collaboration avec l'équipe originale du film, car on a parfois des choix à faire », explique Dominique Dugas. Le chef restaurateur utilise pour cela un logiciel qu'il a lui-même développé, et qu'il améliore à chaque occasion.

« On a mis presque deux ans à restaurer l'œuvre de Robert Morin *Yes sir ! Madame...* », raconte-t-il. Le travail est long et complexe : en 13 ans, Éléphant a numérisé environ 230 des quelque 800 films du cinéma québécois qui se prêtent à la restauration. C'est-à-dire qu'il reste encore beaucoup d'ouvrage à accomplir ! Pour le directeur, le jeu en vaut la chandelle. « Avec Éléphant, on fait en sorte que notre mémoire collective demeure vivante. On la rend disponible à tous, incluant le jeune public. » L'Éléphant est un animal à la longue mémoire, mais aussi à la longue vie. Souhaitons la même chose à ce projet essentiel. ♦

Gabrielle Anctil est journaliste indépendante.
